

Vivre avec autrui...
ou le tuer !

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

DU MÊME AUTEUR

La vieillesse en analyse

1^{re} édition, Desclée de Brouwer, 1988,
réédité chez Arcanes érès, 2007.

La psychanalyse hors les murs

1^{re} édition, Desclée de Brouwer, 1993,
réédité chez L'Harmattan, Paris, 2006.

Les figures d'autorité

Arcanes érès, 2005.

Emil ou les héritiers sans testament

Bf Eds, 2008.

Charlotte Herfray

Vivre avec autrui...
ou le tuer !

La force de la haine
dans les échanges humains

Collection « Hypothèses »

érès
The logo for Érès éditions features the word 'érès' in a bold, lowercase serif font. The letter 'é' is stylized with a small 'e' inside a circle. To the right of 'érès', the word 'éditions' is written vertically in a smaller, sans-serif font.

Arcanes

Couverture :
Anne Hébert

Illustration :
La mort d'Abel, Gustave Doré (1832-1883)

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2411-4
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION. NOUS SOMMES TOUS DIFFÉRENTS ET L'ALTÉRITÉ EST NOTRE DESTIN.....	9
DE L'ÉTHIQUE.....	17
Des contradictions éthiques.....	20
LA COMMUNICATION PARADOXALE ENVAHIT NOS MŒURS.....	25
Le <i>whistleblowing</i>	27
NOS OUTILS INFLÉCHISSENT NOS MANIÈRES D'ÊTRE ET DE FAIRE.....	31
LE TEMPS DU MÉPRIS.....	37
Le règne des machines.....	39
Le fonctionnalisme tue le sujet.....	42
L'identité est une structure.....	46
Formes modernes du « malaise dans la civilisation ».....	47
NOUS SOMMES TOUS DES HÉRITIERS DE LA SHOAH.....	51
Tout commence au berceau.....	53
LA « BABÉLISATION » MENACE LE « PARLÊTRE ».....	57
Du langage instrumentalisé.....	60

VIVRE AVEC AUTRUI... OU LE TUER !

L'IMAGINAIRE EST PUISSANT, LE SYMBOLIQUE EST EXIGEANT.....	63
L'humour est salvateur.....	68
LE SYMBOLIQUE EST UN MARQUEUR D'HUMANISME.....	71
Pour gagner, il faut savoir perdre.....	78
L'IDOLÂTRIE DU « PROJET »	81
À QUOI SERT LA PSYCHANALYSE ?.....	85
TROIS MODES D'ANALYSE DES DYSFONCTIONNEMENTS ...	89
La recherche du bouc émissaire	89
La recherche des causes.....	90
La recherche de la signification.....	91
LES CONNAISSANCES SONT-ELLES TOUJOURS SÛRES ?.....	93
L'amour rend aveugle.....	95
CROÎTRE ÈS CULTURES OU JOUIR.....	99
L'Histoire est le théâtre de l'horreur	102
LA RENAISSANCE FUT UNE RENAISSANCE HUMANISTE....	105
Le chemin de Dante	109
L'ignorance est un « péché » et l'illettrisme une menace ..	111
Le déficit des ressources naturelles menace les cultures ...	117
Les vertus de la contradiction	119
COMMENT VIVRE ENSEMBLE ?.....	123
De la hiérarchie.....	123
Une hiérarchie spécifique : le racisme ordinaire.....	131
Petite variation sur la polysémie du signifiant de « race »..	136
L'œcuménisme : un déni de la différence	141
De la référence au tiers	146
CONCLUSION.....	155

« On s'épargnera ici l'examen de la profération vide qui s'énonce aujourd'hui sous l'étiquette d'« amour de la paix », car chacun la connaît et la méprise, ouvertement ou secrètement, pour cette raison-là justement, qu'elle se trouve dans toutes les bouches, y compris dans la bouche des assassins. »

« [...] la dimension historique et généalogique ouverte au cœur de la règle découvre la réalité fragile et précaire de celle-ci, qui ne dure que l'instant d'une parole vivante : elle brille un temps chez quelques hommes, s'éteint, s'éclaire de nouveau et recommence, peu de temps en tout et pour bien peu d'hommes en définitive. »

Éric Smilévitch, *Introduction au Commentaire du « Traité des Pères » de Moïse Maïmonide*, Paris, Verdier, 1990.

Introduction

Nous sommes tous différents et l'altérité est notre destin

Tous différents les uns des autres, nous croyons souvent que l'autre est à notre image, ce qui nous conduit à imaginer que nous pourrions nous mettre à sa place ou qu'il pourrait se mettre à la nôtre. Illusion que Jacques Lacan dénonçait allègrement en posant la question suivante : « Dans ce cas où se mettra-t-il, lui ? » Le rapport des humains à la différence est déterminé par leurs souvenirs inconscients les plus archaïques réactualisés lors d'expériences récentes. Nous sommes étrangement prisonniers des souvenirs dont nous sommes habités et qui, en matière de différence, déterminent nos positions les uns par rapport aux autres. C'est ce que la clinique et la théorie psychanalytiques ont permis de dévoiler. Ainsi sommes-nous prisonniers d'une double différence : celle qui a trait à notre appartenance – âge, sexe, handicaps, religion, culture, etc. – et celle qui a trait à notre identité spécifique, fruit d'une histoire singulière et du rapport que chacun entretient avec celle-ci. Notre destin est le produit dialectique d'une culture et d'une histoire. Ravissements et ravages en jalonnent le cours.

Dans le domaine social, le traitement des différentes catégories qui composent la société relève de lois chargées de définir ce qui revient légitimement aux uns et aux

autres, selon le statut que leur octroie leur différence. Et les lois qui constituent le droit composent un discours « tiers » reconnu comme faisant autorité en la matière. Nous n'oublierons pas qu'en France par exemple, avant la dernière guerre, les femmes n'avaient pas droit au vote. Ce droit leur fut accordé par une loi promulguée sous la présidence du général de Gaulle en 1947. Seul le droit peut, dans un État de droit, régler les questions litigieuses. Il constitue une catégorie qui définit des limites que tous se doivent de respecter.

La cohabitation, autrement dit le « vivre ensemble » des humains, rencontre beaucoup d'obstacles et ne cesse de poser problème. Nombreux sont les discours qui recherchent les coupables ou les responsables des affrontements et des dysfonctionnements. Beaucoup tentent de mettre en lumière les causes. Rares sont ceux qui s'attachent à en saisir le sens (ou plutôt les sens). Notre propre analyse, référée à Freud, nous invite à mettre en lumière sens et significations des symptômes, questionnés par rapport à l'hypothèse de l'inconscient.

Déjà dans un texte de 1918 intitulé « Le tabou de la virginité¹ », Freud écrivait que « ce sont les petites différences qui fondent les sentiments d'étrangeté et d'hostilité entre les individus ». C'est dans ce texte qu'il avance l'idée (fondée sur toute une argumentation élaborée à partir de son expérience clinique) que cette hostilité « combat victorieusement, dans toute relation humaine, le sentiment de solidarité et terrasse le commandement d'amour universel entre tous les êtres humains ». Un peu plus loin, dans le même texte, il ajoute : « La psychanalyse croit avoir deviné qu'une pièce capitale motivant l'attitude de rejet narcissique, mêlée de beaucoup de mépris, de

1. S. Freud, « Le tabou de la virginité », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, Paris, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1969, p. 72.

l'homme à l'égard de la femme doit être attribuée au complexe de castration et à l'influence de ce complexe sur le jugement porté sur la femme. » Il précise dans ce même texte que les « communautés voisines se combattent et se raillent réciproquement » du fait du « narcissisme des petites différences ». En 1929, Freud revient sur ces questions et précise que « l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société² », est une des grandes sources d'où découle la souffrance humaine. Les deux autres étant « la puissance écrasante de la nature et la caducité de notre corps ».

Le discours freudien souligne l'importance, dans le rapport que chacun entretient avec son image, d'une forme d'amour de soi qu'il nomme « narcissisme ». Il constate que de graves problèmes découlent du « narcissisme des petites différences » et que les « petites différences » sont plus pernicieuses que les grandes car elles provoquent souvent des affrontements plus importants. Pour Freud, ces oppositions sont des effets de ce qui s'est structuré en chacun de nous dans ce lieu qu'il a nommé l'inconscient. Car c'est là où s'origine ce qui donnera le ton et la couleur à nos affects ultérieurs, venant illustrer que nous supportons difficilement l'autre dans la mesure où il a ce qu'on voudrait avoir, ou bien qu'il est ce qu'on voudrait être. Envie et jalousie habitent les sentiments d'opposition et les affrontements qui en découlent. Admettre de telles hypothèses implique référence au « désir » et au psychisme « divisé » des sujets humains qui sont déterminants et commandent un certain type de fonctionnement. La référence freudienne implique la reconnaissance de l'importance de l'inconscient, qui porte

2. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1972, p. 32.

trace de nos souvenirs les plus archaïques qu'il est pertinent de prendre en compte, car c'est là que se nouent les névroses qui commandent les rapports des humains entre eux. En d'autres termes nos rapports à nous-mêmes, à l'altérité et à la différence, que celle-ci soit fonction de l'âge, du sexe, de l'appartenance sociale, de l'origine, de la religion, etc., ne prennent pas leur source dans notre conscient mais dans notre inconscient et font effet à l'occasion d'un retour du refoulé où se réactualise ce qui s'est inscrit lors de nos premières perceptions.

« Aimez-vous les uns les autres » est une injonction à travers laquelle les religions monothéistes ont tenté d'atténuer les affrontements haineux qui résultent de la rencontre entre les êtres. Pourquoi la haine ? Freud nous a permis de découvrir que la haine est le premier affect éprouvé par le sujet humain à l'égard de son semblable. Nous la découvrons tous à travers les effets de l'absence qu'éprouve le tout jeune bébé livré à lui-même. Toutes les constatations cliniques qui permettent de mieux saisir le jeu des rapports humains en profondeur soulignent le poids de l'importance de ces expériences ineffables de la négativité. Elles s'enracinent dans de la haine et pèsent sur nos choix. La psychanalyse nous a permis de découvrir que l'amour n'est pas « naturel » et qu'il ne relève ni d'un don ni de la volonté. Il est une conquête culturelle qui présuppose un combat contre la négativité qui nous habite. C'est un tel combat qui seul peut venir à bout de la haine, elle aussi spécificité humaine. Car les membres de l'espèce humaine ne sont pas programmés par l'instinct comme les animaux définis par l'inné et l'acquis. Notre vie ne relève pas d'un déterminisme biologique. Elle tend vers des finalités où l'esprit joue son rôle. C'est ainsi que les choses se mettent en place au niveau de la structure qui nous caractérise et qui commande notre manière d'être au monde. Psychanalyse et anthropologie structurale nous enseignent à distinguer ce qui relève de la structure de ce

qui relève de la conjoncture. Ce qui n'est pas le cas des discours psychologiques et particulièrement des théories comportementalistes et cognitivistes.

Très tôt dans l'histoire des humains, nous voyons apparaître une « référence tierce » permettant de dépasser certains conflits d'intérêts en établissant des « contrats ». Ainsi repérons-nous la naissance du « Droit », dont Pierre Legendre affirme qu'il résulte de la référence à un « tiers » ayant une consistance « totémique », c'est-à-dire « la consistance d'une instance exerçant le pouvoir de fonder les catégories de la reproduction... et qui donne au droit civil des filiations sa marque de noyau de la civilisation ³ ». Cette « référence tierce » qui conduit au contrat sur le plan des « biens » (à l'exemple du Code d'Hammourabi) conduit aussi, sur un plan plus symbolique, au « sens de la dette ». Nous en retrouvons les effets dans la culture européenne issue d'un héritage hébreu : les dix Paroles et le Talmud. Mais nous y trouvons aussi un héritage grec : Zeus avait envoyé le « messenger des dieux », Hermès, pour apporter aux humains le « sentiment de l'honneur et du droit » afin que « ces sentiments [soient] la parure des cités et le lien fraternel par lequel s'unissent les amitiés. Et Zeus recommanda à Hermès de les distribuer à tous, indistinctement ⁴ ».

En ce qui concerne notre histoire contemporaine, faut-il rappeler que c'est la République française, en référence à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, qui a institué en 1789 l'égalité comme une des trois valeurs fondatrices d'un système qui tentait d'établir des rapports de justice et de solidarité entre les différentes catégories

3. Cf. « Entretiens avec Pierre Legendre », *Les débats*, n° 74, mars-avril 1993. Il aborde dans ces entretiens l'idée d'une « référence majuscule » et voit en elle la base d'une autorité permettant de désigner la structure universelle de l'Interdit dévoilée par l'anthropologie et la psychanalyse.

4. Platon, *Œuvres complètes*, tome I, « Protagoras et les sophistes », Paris, NRF, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1950.

sociales ? Cette égalité devant la loi ne gomme ni ne supprime le fait que les marques de l'inégalité qui sont notre lot mettent les êtres humains en difficulté. Et chaque génération, ou plus exactement chaque sujet, devra trouver, ou plutôt re-trouver en son nom, les solutions appropriées pour assurer un « vivre ensemble » soustrait au meurtre et à la destruction. Car les humains assument difficilement les différences qui résultent de leurs appartenances sociales, politiques et culturelles, de leurs ressources matérielles et symboliques, de leur sexe, de leur âge, de leurs handicaps physiques et psychiques. Ces différences les dressent les uns contre les autres. Soulignons que les différences inscrites dans le corps sont les marques d'un Réel⁵ incontournable qui frappe le regard. Souvent difficilement dissimulables, elles ne peuvent être niées. Elles infléchissent nos perceptions ainsi que nos préjugés et entraînent des rapports spécifiques, selon le temps et l'espace, à ceux qui les représentent. Le temps n'est pas si lointain où les handicapés se cachaient.

La révolution française de 1789 et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ont institué l'égalité de tous devant la loi. Pour le reste, attirance et répulsion, goût et dégoût, amour et haine, sont de la partie. Et il ne suffit pas de « tolérer » l'autre pour que le « vivre ensemble » soit possible. Car la tolérance, dont l'étymologie nous renvoie à « condescendance » et « indulgence », n'implique pas forcément le respect.

5. Réel et réalité se doivent d'être distingués depuis que Jacques Lacan a souligné leur différence que nous trouvons d'ailleurs déjà chez Freud, car la distinction entre Réel et réalité s'impose dans la langue allemande du fait que le Réel est de l'ordre de la *Wirklichkeit* qui fait effet (*die Wirklichkeit wirkt*) même si elle n'est pas forcément perçue et ne peut être représentée. Alors que la réalité (*die Realität*) relève de l'observable. En fait, Platon différenciait les deux registres dans son mythe de la caverne : la réalité pouvant être classée dans les étants, ombres projetées sur le mur de la caverne. Elle n'est pourtant que le reflet de ce qui se passe à l'extérieur de la caverne et qui est soustrait à tout regard.

La Révolution a choisi d'adjoindre les valeurs de liberté et de fraternité à celle d'égalité. Ce choix laisse à penser que les citoyens qui ont institué le modèle républicain (qui a servi de référence à beaucoup d'autres pays) étaient habités d'un esprit imprégné d'une haute densité éthique et d'une grande intelligence quant à la définition d'un système institutionnel susceptible de permettre l'avènement d'un monde plus fraternel et plus juste. Sans doute étaient-ils des utopistes. Mais il en faut, pour permettre aux humains d'espérer ! Quoiqu'il en soit, leur foi en la Raison, cohérente par rapport aux discours de leur époque, les invitait à croire qu'il était possible de changer les humains par la vertu de l'argumentation et de la persuasion. Ce que la découverte psychanalytique nous a révélé au XIX^e siècle, c'est la persistance des souvenirs inconscients, la puissance des affects et particulièrement ceux qui nous tirent du côté de la négativité, mais aussi les impératifs narcissiques et l'inévitable dialectique de la raison et des passions qui peuvent conduire certains à la liberté intérieure, les autres à la « servitude volontaire ».

Notre pays a tenté, il y a un peu plus de deux siècles, de construire un « État de droit » où la solidarité devait permettre de réguler l'injustice, et pour lequel l'extraordinaire précurseur Condorcet avait prévu, dans un rapport célèbre, les grandes lignes d'une formation permanente où les citoyens socialement adultes devaient pouvoir acquérir les connaissances nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs. Que les avatars de l'histoire aient fait subir à ce rêve utopique des dérives et des abus, il nous faut bien l'admettre. Mais les avatars de l'histoire ne sont pas des faits du hasard : ils sont les effets des passions humaines. Nous n'avons pas fini de découvrir que ni la raison ni le droit ne sont suffisants pour garantir un fonctionnement social exempt de tensions et de rivalités, car toujours se révèlent les ravages de l'envie et de la jalousie qui habitent les membres de l'espèce humaine dans un en-

deçà de la conscience. Ces conflits qui agitent leurs pensées pèsent sur leurs conduites, compliquent leurs rapports avec l'exigence éthique qui les habite. Cette dernière ne saurait chercher un soutien dans ce qui relèverait d'une éventuelle et chimérique « nature humaine », car c'est de convoitises que se nourrit le « désir ». Le sujet a toujours envie de ce qu'il n'a pas.

Ainsi, le sujet qui habite les structures des institutions et qui les fait vivre selon les aléas de son « désir » et de ses passions (dont la moindre n'est pas la passion du pouvoir) est un sujet en proie aux effets de facteurs inconscients qui animent ses pensées et guident ses pas. C'est ce que nous révèle le discours de la psychanalyse. Freud et Lacan nous ont en outre permis de découvrir l'importance de cette subtile « jouissance », laquelle, dans un au-delà du langage, fait entrer les humains dans une ère d'absolu où l'assouvissement déréglé peut devenir un destin inéluctable. Si nous définissons l'être en référence à la psychanalyse, nous considérons un sujet en proie à la tentation de la « jouissance⁶ ». Celle-ci peut se situer sur deux versants : celui du sadisme et celui du masochisme. Le premier versant permet de jouir de notre puissance sur autrui, le second invite autrui à jouir de sa faiblesse. La détestation qu'implique, chez lui, cette position, peut alimenter une étrange autodestruction. Heureusement, certains sont animés d'autres idéaux que ceux liés aux fantasmes du pouvoir, qui conduisent quelquefois aux pires excès. Les récits historiques sont pleins de crimes et d'horreurs.

6. La jouissance est un concept psychanalytique évoqué par Freud dans *Au delà du principe de plaisir* en 1923. Jacques Lacan le reprend et désigne par là un état psychique extrême, spécifiquement humain, permettant de nommer la tentative d'outrepasser les limites du plaisir en transgressant toute Loi. La jouissance, soustraite à toute parole, livre le sujet à un absolu où règne un Autre « féroce et obscène » (*dixit* Lacan). Elle participe de la perversion.

De l'éthique

Les membres de l'espèce humaine ne sont pas des bêtes programmées par l'instinct, ils sont habités d'une exigence éthique qui leur permet d'acquérir le sens du bien et du mal. L'éthique, qui n'est pas la morale, relève d'une obligation intérieure dont tout être humain est habitué du fait de son héritage symbolique et des idéaux qui l'accompagnent sur le chemin de son avancée en humanité. Ces idéaux orientent les identifications inconscientes en référence desquelles se forge son identité. L'éthique est un fait de structure. C'est autour de son exigence (reconnue ou combattue) que croît le sujet.

La morale se situe au niveau de la conjoncture : elle vient signifier de manière tout à fait concrète ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, au moyen de règles morales dont toute culture est constituée. La morale spécifique d'une culture peut être différente de la morale spécifique d'une autre, elles n'en témoignent pas moins toutes deux de l'existence d'une exigence éthique impliquant la référence à des valeurs. Le contenu représenté par certaines valeurs peut être différent : l'honneur des mafieux n'est pas le même que l'honneur des militaires.

La nécessité éthique qui habite l'être humain l'invite à acquérir et à pratiquer la vertu. La morale l'invite à

respecter les valeurs qui représentent le « bien » et à combattre celles qui représentent le « mal », selon les règles en vigueur dans sa culture d'appartenance. Si l'éthique est surtout un « discours » moral, la morale pour sa part est plus concrète : elle est une échelle où les valeurs sont rangées par ordre hiérarchique. Éthique et morale ont trait à des règles et des interdits selon que notre échelle de valeurs place, explicitement ou implicitement, les valeurs les plus importantes au sommet. Ce sont elles qui nous sont proposées comme référence pour nos choix d'actions. Elles mesurent la valeur de nos choix. Et nos choix portent témoignage de notre intégrité. Ils font de nous des êtres « justes » ou corrompus.

Aristote déjà définissait l'éthique comme une « théorie morale ». Nous entendons qu'il s'agit bien, pour lui, d'un discours ayant pour objet la morale et ce discours est une exigence autour de laquelle se structure le sujet. Elle fait parler la conscience en nous et pose les limites au-delà desquelles nous ne pouvons aller sans nous trahir, voire nous renier. La morale, qui nous renvoie au niveau de la conjoncture et permet de nommer les valeurs concrètes dominantes dans une société donnée, illustre le discours de l'éthique.

Des conflits peuvent se faire jour entre des exigences éthiques et des règles morales contingentes car il existe des logiques éthiques différentes. En cas de conflit, le sujet se trouvera confronté à des choix cornéliens entre ce qui lui paraît juste et ce qu'on lui impose. De plus, nous ne sommes pas toujours clairvoyants sur les contradictions et le poids des « fausses valeurs » véhiculées par certains discours dominants et qui, souvent, au nom d'une « culture du résultat », nous conduisent là où nous n'avons pas prévu d'aller. Ainsi, au nom de l'efficacité, les humains sont-ils menacés de « dévoiement » par rapport aux finalités auxquelles ils

tendent par ailleurs. Car les finalités sont les effets des principes et des valeurs qui guident nos actes. Alors que la nécessité d'avoir des résultats, par exemple, n'interroge pas d'autres valeurs que celles de l'efficacité et du rendement.

Précisons encore qu'éthique et morale constituent les paramètres permettant d'évaluer la « valeur » d'une culture. Nous sommes bien obligés de constater que les références éthiques peuvent être différentes d'une culture à l'autre et que les cultures sont loin d'être équivalentes. Mais sans références éthiques l'humain se délite et le « vivre ensemble » est menacé de ruine et de chaos.

Ayant constaté que la vertu était inégalement partagée, les anciens Grecs se sont interrogés sur un possible enseignement de la vertu¹. Le fait est que certains ont l'air d'être plus vertueux que d'autres. Mais cela relève moins de ce qui leur aurait été initialement attribué que d'un travail personnel que chacun aura été en mesure d'accomplir, selon la manière dont son psychisme est structuré et selon les liens qui auront pu s'établir avec des figures dont la parole compte, c'est-à-dire dont la parole fait autorité. C'est l'autorité que les « autres » leur reconnaissent qui donnera à leur parole un pouvoir d'influence. Dans notre héritage symbolique se manifestent les effets des modèles que nos ancêtres auront su nous transmettre. Mais la transmission, qui se distingue de l'enseignement, en appelle à un travail intérieur dialectisé par le facteur temps. Toute transmission repose sur une série d'identifications successives.

Pour Montesquieu, l'éducation devait inspirer l'amour de la « chose publique ». Ainsi écrivait-il : « Mais pour que les enfants puissent l'avoir, il y a un moyen sûr : c'est que

1. Platon, *Œuvres complètes*, tome I, « Le Ménon ou de la vertu », Paris, Gallimard, NRF, coll. « La Pléiade », 1950.

les pères l'aient eux-mêmes². » Un peu plus loin dans le même texte, il précise : « Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère, il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus. »

Dans la « maison de Freud », on admet l'hypothèse que l'exigence éthique est le fruit d'un héritage œdipien : c'est à travers le tabou maternel (le premier objet d'attachement ne saurait être un partenaire sexuel) que se signifie le premier « inter-dit ». Cet héritage témoigne de notre appartenance à deux vies : la vie biologique d'une part, la vie de l'esprit d'autre part. Or l'une comme l'autre sont exposées à des avatars susceptibles de véhiculer des pathologies. Et les pathologies sont diverses selon le temps et l'espace. Mais les contradictions éthiques sont toujours des menaces pour le sujet.

Des contradictions éthiques

Dans notre monde marchand fondé sur des critères quantitatifs, nos existences sont prises entre deux logiques éthiques. L'éthique marchande, issue du pragmatisme et du fonctionnalisme américains³, prône des valeurs

2. Montesquieu, *Œuvres complètes*, « De l'esprit des lois », Paris, Gallimard, NRF, coll. « La Pléiade », 1951.

3. Le fonctionnalisme, fondé en Amérique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, désigne une grille de lecture des faits sociaux qui privilégie la prise en compte des fonctions pour expliquer le fonctionnement social, au mépris de celle d'un sujet habité par son « désir ». J'en parle longuement dans *La psychanalyse hors les murs* (Paris, L'Harmattan, 2006) et *Les figures d'autorité*, (Toulouse, érès, 2005). Le fonctionnalisme est une « fille » du pragmatisme, philosophie inventée en Amérique du Nord, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, par Peirce, sémiologue, James, psychologue et Dewey, père de la pédagogie par objectifs. Elle nous invite à penser que ce qui est « bon » est ce qui fonctionne et que ce qui est « utile » est « vrai ». Elle induit un gommage de la subjectivité et prend surtout en compte le rationalisme expérimental. Le pragmatisme véhicule une religion des « faits » mais ne les considère jamais comme des signes linguistiques porteurs de significations.